



**ArcheoSciences**  
Revue d'archéométrie

31 | 2007  
Varia

---

Monette, Y., 2006, *Les Productions céramiques du Québec méridional c. 1680-1890. Analyses, caractérisation et provenances*

BAR International Series 1490

Jean Rosen

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/archeosciences/889>  
DOI : 10.4000/archeosciences.889  
ISBN : 978-2-7535-1596-3  
ISSN : 2104-3728

**Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2007  
Pagination : 175-177  
ISBN : 978-2-7535-0618-3  
ISSN : 1960-1360

**Référence électronique**

Jean Rosen, « Monette, Y., 2006, *Les Productions céramiques du Québec méridional c. 1680-1890. Analyses, caractérisation et provenances* », *ArcheoSciences* [En ligne], 31 | 2007, mis en ligne le 31 décembre 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/archeosciences/889> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeosciences.889>

---

## Compte rendu de lecture

**Monette, Y., 2006.** *Les productions céramiques du Québec méridional c. 1680-1890. Analyses, caractérisation et provenances*, BAR International Series 1490.

Cette étude issue d'une thèse de doctorat déposée à l'Université Laval de Québec au Canada est le résultat de cinq années de recherches menées sous la direction de Marcel Moussette, du Centre de recherche interdisciplinaire sur les arts et traditions populaires (CELAT), structure originale qui accueille en son sein le Groupe de Recherche en Archéométrie de l'Université Laval. Les études archéométriques, co-dirigées par Daniel Dufournier et Marc Richier-LaFlèche, ont été réalisées au Centre Eau Terre et Environnement de l'Institut National de Recherche Scientifique de l'Université de Québec (INRS-ETE).

L'artisanat céramique dans la vallée du Saint-Laurent, déjà pratiqué depuis longtemps par les populations iroquoiennes au cours de la période du Sylvicole, ne se développe guère chez les populations européennes avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, bien après l'arrivée de Samuel de Champlain en 1608 et la fondation de l'Habitation de Québec. Si l'on dénombre une dizaine de potiers à la fin du siècle, ce n'est vraiment qu'après la Conquête de 1759-1760, et le Traité de Paris en 1763 que, le commerce avec la France étant interrompu, la production de céramique de tradition française va connaître un développement important, et de nombreux potiers vont s'installer à proximité des nouveaux marchés. Entre 1760 et 1840, âge d'or de la céramique canadienne française, on comptait plus de cent potiers actifs simultanément, mais, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'introduction massive des céramiques fines anglaises fabriquées selon des procédés industriels mit fin à cet apogée, et vers 1890, l'artisanat avait pratiquement disparu.

Dans l'ensemble, la poterie locale est longtemps restée mal connue pour deux raisons. La première tient au fait que la recherche, dans le cadre de l'étude de la culture matérielle, s'est d'abord et surtout orientée vers les céramiques importées d'Europe trouvées sur les sites d'habitats urbains fouillés, négligeant du même coup les sites de production. D'autre part, les céramiques qui ne rentraient pas dans ces catégories ont été regroupées au sein d'un très large type dénommé « poterie locale », difficilement définissable dans la mesure où toutes les productions, héritées à la fois des traditions régionales françaises et des influences anglo-américaine, acadienne

et britannique avaient des caractéristiques communes qui rendaient difficile leur étude. Une meilleure connaissance de ces poteries locales a toutefois été obtenue à partir des études ethnographiques et des fouilles récentes de sites de production, qu'elles soient le fruit de recherches isolées, de sondages archéologiques ou de découvertes fortuites.

L'étude qui nous occupe ici constitue une première approche du matériel céramique de fabrication locale fondée sur les caractéristiques chimiques des productions. Elle ne porte que sur seize sites de production artisanaux couvrant une bonne partie du Québec méridional, soit dix ateliers des Basses Laurentides au Saguenay sur la rive nord, et six ateliers de la Montérégie à la région Chaudière-Appalaches sur la rive sud, c'est-à-dire à peine 10% des quelque deux cents potiers répertoriés par Langlois dans son étude de 1978.

Le but de ce travail était de construire une base de données référentielles préalable à toute recherche de provenance, afin de donner un ancrage géographique aux groupes de poteries issues des sites de consommation. Pour ce faire, il était indispensable de travailler avec les rebuts de fabrication provenant des sites de production. Ces rebuts ont été soumis à des analyses géochimiques selon deux méthodes : la spectrométrie d'émission atomique à source plasma (ICP-AES), qui donne une bonne mesure des éléments majeurs, et la spectrométrie de masse à source plasma (ICP-MS), qui permet d'obtenir une meilleure précision des teneurs de l'ensemble des terres rares et un large spectre d'éléments trace. Pour chaque site de production sélectionné, on a échantillonné cinq tessons au minimum pour chaque type de forme représenté. Après avoir éliminé la glaçure éventuelle, on a prélevé sur chacun de ces tessons une prise d'essai d'environ trois grammes à l'aide d'une scie diamantée. Les échantillons une fois séchés ont été soumis à un broyage dans un pulvérisateur électrique formé d'un mortier et d'un pilon en agate pendant sept minutes, puis soumis à la routine en vigueur, le matériel et les protocoles étant soigneusement explicités par l'auteur dans un chapitre consacré à la méthodologie et aux outils d'analyse.

Au total, 298 poteries ont été analysées par ICP-AES, et l'on a mesuré les concentrations de vingt-six éléments

majeurs (sous forme d'oxydes) et éléments trace (exprimés en ppm), en utilisant les standards de l'US Geological Survey. L'ICP-MS, appliquée à quarante échantillons, a permis de mesurer les concentrations de vingt-six éléments trace et ultra-trace incluant entre autres les lanthanides ou terres rares (ÉTR) afin de mieux caractériser certains groupes chimiques identifiés par ICP-AES. Le traitement des données d'analyse a fait l'objet d'une discussion élaborée concernant entre autres les contaminations, comme celle du phosphore. Dans les deux cas, le Pb n'a pas été retenu car sa présence découle en grande partie de l'utilisation d'un minéral plombifère dans la préparation des glaçures, et les éléments Rb et Cs ont également été exclus de la caractérisation. Pour le traitement des données, on a eu recours aussi bien à l'analyse factorielle en composantes principales (ACP) qu'à la classification ascendante hiérarchique (CAH ou dendrogramme). On a en outre sollicité les ressources de la pétrographie pour trente-sept échantillons afin de préciser certaines données.

Les productions céramiques sont examinées tour à tour selon une logique régionale, qui se déroule en quatre étapes comportant à chaque fois une présentation historique des ateliers et des artisans ainsi qu'une description des collections constituées grâce aux apports de l'archéologie, suivies d'une étude les considérant sous l'angle morpho-stylistique, chimique et pétrographique. Chacune des productions fait ensuite l'objet d'une caractérisation chimique individualisée. Au terme de chacun de ces chapitres, les populations chimiques identifiées sont confrontées pour faire ressortir les caractéristiques distinctives régionales. On découvre ainsi au fil des pages les productions de quatre ateliers de Saint-Denis-sur-Richelieu, trois du Lac Saint-Pierre, six de la région de Québec et trois de régions situées en retrait ou à distance des principaux centres.

Les productions des ateliers de Saint-Denis-sur-Richelieu, dont les plats à aile portent un décor d'engobe formé de lignes ondulées – qui, contrairement à ce que l'on dit, n'est pas propre à cette localité –, présentent énormément d'affinités chimiques, provenant d'une source géologique identique de nature détritique. Si leur signature chimique est bien caractérisée, il s'avère impossible de les distinguer les unes des autres. Les potiers ne travaillaient guère leur pâte, et il est vraisemblable qu'ils œuvraient à partir de la terre franche.

Les poteries du lac Saint-Pierre étudiées s'inscrivent dans la phase terminale de l'activité considérée, entre 1840 et 1890. Les résultats obtenus montrent qu'il existe un profond clivage entre la rive nord et la rive sud du lac. Au nord, il est toutefois possible de distinguer les productions de l'atelier Briaire et de celui de Briaire et Courtemanche à Yamachiche sur la base des différences de concentration en Ba et Sr, qui

se traduisent en termes pétrographiques par des proportions différentes de hornblende. Au sud, la signature chimique de l'atelier Joubert I à Baie-du-Fèvre se distingue nettement de celle des ateliers de la rive nord. Malgré la proximité géographique de cet atelier avec ceux de Saint-Denis étudiés précédemment et leur situation géologique identique dans la formation du groupe dit « de Queenston », il est possible de les distinguer sur la base d'une intervention anthropique provenant d'un traitement différent d'une ressource argileuse probablement identique, les produits de Baie-du-Fèvre contenant davantage de sable siliceux.

Pour des raisons évidentes, la région de Québec présente probablement l'une des plus fortes concentrations de l'activité céramique du Québec méridional et sans doute la plus intéressante à étudier. Les savoir-faire et les traditions des potiers immigrants s'y canalisèrent (on y retrouve des potiers originaires de Normandie, de Bretagne, de Provence, d'Île-de-France, du Poitou, de Saintonge, du Dauphiné, de Bourgogne et d'Alsace, ainsi que d'Italie et d'Espagne, mais aussi des Acadiens venus de Boston et de Philadelphie après la déportation de 1755), la production locale y vit le jour, et c'est là qu'elle connut ses dernières manifestations, vers 1915. Six ateliers de ce groupe ont été étudiés, dont les productions s'échelonnent de 1682 à 1842. Le résultat des analyses permet déjà de constater une situation complexe, avec une grande variabilité chimique et de nombreux groupes de composition, même si l'on distingue deux grandes tendances, celle des productions de Poitras, Vincent I et II et Briqueterie II d'une part, et celle des ateliers Aumier, Ampleman, Côté II, III, IV et Briqueterie I de l'autre, avec des spécificités que les données historiques permettent d'expliquer dans certains cas. On peut alors envisager deux hypothèses d'interprétation : soit les argiles de la Saint-Charles et des environs présenteraient de nombreux faciès aux compositions différentes, soit on a affaire à différentes recettes élaborées à partir d'un nombre plus réduit de matières argileuses. Il ne faut pas oublier non plus que, dans le cas de la Briqueterie, l'un des premiers sites de production céramique de la Nouvelle-France, on pourrait interpréter les différentes compositions chimiques comme le résultat d'une série d'essais dus à la méconnaissance du milieu naturel.

Enfin, en périphérie de ces trois principales concentrations d'artisans potiers, on a étudié trois sites plus éloignés, à Saint-Eustache dans les Basses-Terres du Saint-Laurent, à Saint-Jean-Port-Joli au nord-est de Québec, et à La Baie au Saguenay, en aval du lac Saint-Jean. Les trois ateliers considérés sont à la source de quatre populations chimiques. L'atelier Tourangeau à Saint-Eustache présente une composition quasi identique à celle de Saint-Denis, même s'il reste possible de l'en distinguer grâce à sa proportion de Na<sub>2</sub>O et

aux propriétés optiques des quartz qui semblent différencier les sables de la rive nord et de la rive sud. Les productions de Blanchet à Saint-Jean-Port-Joli ont une bonne homogénéité chimique, bien qu'elles ne soient guère éloignées de quelques productions de la région de Québec. Quant aux poteries de Belleau à La Baie au Saguenay, elles se divisent en deux groupes distincts, l'un issu de l'argile tirée du sol même de la propriété du potier, l'autre étant probablement constitué par le produit d'une ancienne production dans la région de Cap-Santé qu'il aurait apportée à La Baie.

Dans la synthèse générale des résultats, l'auteur s'attache tout d'abord à définir les caractéristiques morphologiques et stylistiques de quelques-unes des productions étudiées. Au-delà des formes, dont l'éventail est somme toute assez limité, la nature des décors et la couleur des glaçures permettent déjà de rattacher certaines productions à leur atelier d'origine. Mais il est bien évident que l'étude de la composition chimique permet un diagnostic autrement précis, plus de vingt populations chimiques ayant pu être identifiées à partir des seize ateliers étudiés.

La discussion sur les perspectives de recherche s'oriente ensuite vers une étude fine des possibilités de discrimination sur la base des éléments trace et des signatures des sources détritiques. Il apparaît que les rapports  $Zr/Th$ ,  $Zr/Sm$ ,  $Zr/Hf$  et les fonctions  $\Sigma\text{ÉTR}$  vs  $Hf$ ,  $La$  vs  $Yb$  sont les plus significatifs en ce qui concerne la caractérisation de la matière en suspension (MES) des tributaires du fleuve Saint-Laurent.

À une exception près, les poteries ont été fabriquées à partir de farines de roche résultant de l'érosion des granitoïdes grenvilliens, des roches sédimentaires et shales appalachiens, et non à partir d'argiles primaires. D'autre part, le diagramme bivarié  $\Sigma\text{ÉTR}$  vs  $MIA$  semble témoigner de trois sources détritiques identifiées dans les argiles utilisées.

Ainsi, les données obtenues grâce à ce travail permettent d'ores et déjà d'identifier l'origine de ces « poteries locales » mises au jour sur des sites archéologiques de consommation québécois sur la base de leur composition chimique, sans oublier d'avoir également recours aux comparaisons morpho-stylistiques, aux données archéologiques et aux éventuelles références historiques auxquelles elle vient se surajouter. Mais cette recherche ne constitue pas une fin en soi, car il s'agit avant tout d'un formidable chantier amorcé avec l'étude de seulement seize ateliers sur un total d'environ deux cents. Comme l'indique l'auteur, « ce ne sont pas les problématiques qui manquent, mais plutôt les chercheurs archéomètres susceptibles de s'y intéresser. Les possibilités qu'offrent depuis quelques années les développements techniques comme l'ablation laser permettent d'espérer de nouveaux progrès archéométriques, notamment dans le domaine de l'analyse *in situ* des archéomatériaux ».

Jean ROSEN  
directeur de recherche au CNRS,  
UMR 5594, Dijon, France.